

TOUT CONTRE LE CORPS DE LA LANGUE

Quand j'ai reçu l'invitation de la Commission, la pensée qui m'a traversée : comment puis-je parler de celle avec qui je vis si étroitement enlacée? Comment dévoiler publiquement mes rapports passionnels avec la langue française?

On sait peut-être qu'un écrivain est, par nature, plutôt exhibitionniste et qu'il finit toujours par montrer des morceaux de sa peau, la peau de son histoire personnelle. Alors voici donc un peu de ma chair, un peu de ma langue, apprêtée pour ce repas à la Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec. Un menu du jour témoignage.

Notre langue, c'est d'abord la langue d'une mère, la maternelle, la première langue entendue, puis celle du père. Je suis donc remontée à la source. J'ai créé une sous-commission et je suis allée enquêter du côté de mes géniteurs.

C'est une fois mariés seulement qu'ils se sont rendu compte avoir tous deux été, au cours de la même année et avant leur mariage, des gagnants du Prix de la langue française Dupuis Frères. En fouillant dans des documents anciens, ils ont mis la main sur une coupure de presse du quotidien qui publiait le nom et la photo des gagnants de 1937 et ils se sont reconnus. Pourquoi ma mère, par exemple, a-t-elle gagné ce prix remis annuellement à un étudiant par collègue? Non pas parce que ses parents l'avaient encouragée en ce sens : elle vivait à Henryville, un petit village à la frontière du Vermont; son père travaillait pour une compagnie anglaise et plusieurs membres de sa famille étaient partis travailler aux États-Unis. Jamais ses parents ne reprenaient leurs enfants parce qu'ils utilisaient des mots anglais. La lutte contre l'anglicisation n'avait pas encore commencé. Bien parler signifiait surtout à l'époque prononcer correctement. Ne pas dire «moé pis toé», mais «moi et toi».

Mais pourquoi ma mère a-t-elle gagné ce prix accordé par le magasin des Canadiens-Français? Parce qu'à son école, au primaire supérieur, l'équivalent du secondaire à l'époque, on offrait aux élèves des appâts afin qu'ils améliorent la qualité de leur langue. Ma mère raconte avoir joué, adolescente, dans une pièce de théâtre composée par un «professeur mordu de bon français», une religieuse, l'une des premières bachelières du collège classique féminin de Saint-Hyacinthe. Cette pièce s'intitulait : «Sa Majesté la langue française»... (Date de péremption échue depuis longtemps...) N'empêche que ça avait impressionné ma mère. La même religieuse qui érigeait la langue en reine avait décidé qu'une élève serait choisie, hebdomadairement, pour la qualité de son parler et porterait toute la semaine à la boutonnière une belle médaille en or quand, la semaine précédente, personne parmi le corps enseignant ou les camarades de classe ne lui aurait entendu proférer d'incorrections. Sur la médaille était gravée l'inscription : *langue française*. Ma mère souligne que «c'était une fierté de porter la très jolie médaille en or, c'était comme un bijou». Elle prétend même que, sans ces incitations, jamais elle n'aurait accordé autant d'attention à la langue. «Ça se passait à l'école, dit-elle, c'est là qu'on s'entraînait», car, en dehors de l'école, elle ne se sentait aucunement valorisée par le fait de bien s'exprimer. «Bien parler, ça faisait bonne sœur.» Quant à mon père, pensionnaire dès l'âge de dix ans, il a dû trouver bien du réconfort auprès des auteurs français, tels que Paul Claudel et Charles Péguy, découverts au collège Bourget dirigé par les clercs de Saint-Viateur : plus tard, quand la Seconde Guerre mondiale paralyserait l'importation des ouvrages français sur le continent, il fonderait chez Fides la collection, «Le message français», en vue de ravitailler la province en stylistes étrangers.

Au temps où mes parents étaient jeunes, les religieuses enseignantes exigeaient des élèves une dictée par jour et une composition hebdomadaire. En l'an 2000, qui impose ce type d'effort? Comment faire saisir aux élèves

d'aujourd'hui que la facilité ne s'acquiert, sauf exception, qu'au prix d'efforts soutenus? Ces élèves que même les fonctionnaires du ministère de l'Éducation qui établissent des programmes, essaient de ne pas effaroucher avec les livres pour enfants d'un auteur friand de mots dits compliqués. Si on ne leur révèle pas l'existence de ces mots, qui le fera? Comment enrichiront-ils leur langue? Ça me rappelle cette dame qui s'exclamait à l'oreille d'un écrivain : «J'ai beaucoup aimé votre livre. J'ai compris tous les mots!» Simplisme, manque de curiosité ou paresse? Les mots inconnus sont comme des pays à découvrir et explorer. D'où vient donc cette crainte du voyage? Ce manque d'enthousiasme à l'égard du dictionnaire, le livre de tous les mots? Ce désir de tout comprendre sans effort? Cette peur du travail?

J'ai demandé à ma mère si elle croyait que la qualité de la langue s'était détériorée au Québec. Sa réponse : «Oh seigneur, oui! Plus ça va, plus les mots sont tronqués. La mode, c'est de les raccourcir, de ne prononcer qu'une ou deux syllabes d'un mot : *t'es un ado, t'es accro.*» Un effet de mode au même titre que les emprunts à l'anglais. Ma mère a été tout étonnée de s'entendre dire récemment : «100 \$ la *shot*» au lieu de 100 \$ la dose.» Son explication? Elle ne voulait pas «avoir l'air de trop bien parler». Quand mes frères et mes sœurs ou moi-même étions jeunes, on nous demandait souvent si notre mère était française, car elle avait une bonne élocution et du vocabulaire. Dernièrement encore, mon frère se faisait demander par la réceptionniste de l'usine de vis et boulons où il travaille si sa mère venait de France. On a caché ça à notre mère, car c'est une question qui jadis, d'après ses propres mots, la mettait hors d'elle, la blessait et la gênait; elle ne savait plus «comment parler». D'ailleurs, elle résume assez bien la situation vécue à l'époque de ses études et par la suite, en ce qui a trait au *bon parler français* : «Les gars qui parlaient bien, c'était des fifis et les filles, des futurs bonne sœurs ou des saintes nitouches.» (Aujourd'hui, est-ce

qu'un homme qui s'exprime bien est un péteux de broue et une femme, une snob ou encore cet homme et cette femme sont-ils des intellectuels?) Bonne sœur, sainte nitouche, française... Coincée entre diverses épithètes, ma mère souffrait dans sa langue, ce qui lui causait des problèmes d'identité dont on imagine bien qu'ils se transmettaient à ses enfants.

Si ma mère ne relevait jamais les fautes de français de ses interlocuteurs, mon père en revanche ne se gênait pas pour le faire peu importe le malaise qu'il suscitait alors. Cet ancien secrétaire général des sociétés Saint-Jean-Baptiste (de 1945 à 1948) traquait les anglicismes et le jargon. C'est à titre de chef du secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal qu'en 1948, il reçut un appel de Maurice Duplessis, alors premier ministre du Québec et pourfendeur d'intellectuels qui savait pousser des *toé pis moé* et qu'on ne pouvait accuser de parler pointu... Le politicien truculent annonçait au secrétaire de la SSJB, mon père, l'avènement d'un drapeau pour notre province.

Je traîne avec moi un bagage parental : comme le père, j'ai les oreilles écorchées par les anglicismes, les barbarismes et les jargons. Je reprends parfois les amis et rarement les inconnus, quand ils commettent ces anglicismes desquels je ne me sens pas à l'abri. Si je ne le fais pas à voix haute, les circonstances ne s'y prêtant pas ou ne voulant pas perturber la communication, je les reprends dans ma tête. À mon intention. Parce que je sens ma langue fragile. Parce que je vis dans un état d'insécurité linguistique permanent et qu'à force d'entendre des «si j'aurais», je crains de finir par assimiler l'erreur, de me la rendre si familière qu'ensuite elle entre et sorte de chez moi comme si elle était chez elle.

À l'image de la mère, je ne sais plus comment prononcer mes mots. J'ai souvent l'impression de ne pas savoir parler. Alors j'écris. Et je n'écris pas comme je parle. Par écrit, je parle vraiment mieux. J'écris pour prendre le temps

de dire, de proposer une parole libérée à la fois de l'affectation du bon parler français et de la mollesse du joual, ce joual dont la vague de sacralisation des années 1970 n'a pas encore fini de déferler, nuisant à la qualité de la langue parlée et écrite au Québec.

J'ai déclaré d'entrée de jeu que je montrerais des bouts de peau de mon histoire personnelle. C'était un peu racoleur. Mais bon... Face à une situation qui m'empêchait de m'exprimer sans honte, avec confiance, et pour m'extraire du rapport conflictuel et politisé entre le français et l'anglais, pour me délivrer de cette dualité, je me suis donnée, dans la vingtaine, à une troisième langue : le portugais. Et, devenant lusophone, j'ai trompé ma langue. Non seulement je voulais fuir ce français qui me jetait dans le trouble, mais, au cours d'un séjour prolongé au Brésil, je refusais de parler ma langue maternelle même quand l'occasion s'en présentait. La description du contexte de la «trahison» momentanée de ma langue maternelle n'importe pas ici, mais cet exemple me sert de prétexte pour signaler l'importance de l'apprentissage des langues dites étrangères. Une excellente façon d'illuminer sa propre langue est d'aller voir ailleurs, d'aller se laver les oreilles avec une langue étrangère (autre que l'anglais peut-être), entendre un rythme différent, se laisser imprégner de l'esprit d'une autre langue... La romancière américaine Gertrude Stein a affirmé que vivre à Paris et ne pas employer pour un temps sa langue dans la vie quotidienne a épuré son anglais. Un autre écrivain anglophone, Henry Miller, estimait quant à lui qu'«entendre quotidiennement une autre langue aiguise notre propre langue et fait qu'on y perçoit des ombres et des nuances insoupçonnées.» Je suis d'accord. Comme la romancière brésilienne Clarice Lispector l'écrit : «L'approche de quoi que ce soit se fait graduellement et péniblement, traversant y compris le contraire de ce dont on va s'approcher». Ainsi, pour apprendre à parler sans honte et avec confiance ma langue, je l'ai quittée. Si vous m'aviez forcée à parler

français au moment où je naissais en portugais, dans la chaleur de l'incubateur du Brésil, vous auriez entendu un français hautement contaminé par la langue en voie d'acquisition. Bien sûr, le voyage dans la langue étrangère ne s'effectue pas sans risques pour une langue unique, «pure». Mais, au retour du périple, notre langue s'éclaire comme de l'intérieur et devient attirante. On peut alors développer un véritable amour pour sa langue maternelle, sa chair et son squelette, ses sonorités, ses mots et expressions, sa structure. Notre langue renaît, plus fraîche, plus souple, plus ouverte, plus inventive. Ça vivifie ma première langue d'expression, ça stimule mon inventivité, de savoir que, si en français, il tombe des cordes ou il pleut à boire debout, en d'autres langues pleuvent bien d'autres choses : en portugais, il pleut des couteaux (*chove canivetes*) tandis qu'en anglais, il pleut des chats et des chiens (*it's raining cats and dogs*).

Notre perception de l'apprentissage d'une langue seconde a été faussée par une situation linguistique complexe. Ce n'est pas le fait d'apprendre l'anglais ou de le parler qui lèse *Sa majesté déchu*e la langue française. Plutôt la nonchalance, l'apathie, la tiédeur, qui nous évitent de réagir contre l'empiètement d'une langue sur l'autre. Quoi répondre à l'employé francophone du dépanneur qui, sur ordre de son patron et pour inciter à la vente de billets de loterie, répète pour la centième fois :

- «Un petit *Lucky seven* avec ça?»
- Comment on l'appelle en français, ton billet? Le 7 chanceux?
- Du moment qu'on se comprend, m'a rétorqué l'employé, d'un air offensé.

Désarmante convivialité... Qu'est-ce qu'on fait pour redonner à l'employé du dépanneur le goût d'utiliser l'expression française équivalente? Pour le motiver à nager à contre-courant au lieu de simplement suivre le cours

de la chatoyante rivière anglo-américaine? Pour le forcer à bien articuler? C'est difficile d'articuler quand il fait froid? Quand on a les mâchoires gelées en hiver? Si ça tient en partie au climat, comme le présume mon père, on devrait mieux parler l'été que l'hiver, mais je n'ai pas noté de différence selon les saisons...

Comment revaloriser cette langue farcie d'emprunts à l'anglais même chez les communicateurs que sont les journalistes? Pourquoi préférer dire le *front*, le *look*, le *show*, plutôt que *la une*, *l'allure*, le *spectacle*? D'après le rédacteur en chef des deux mensuels auxquels je collabore (*Quoi*, *Connexions affaires Laval*), ce serait probablement par paresse intellectuelle et parce que l'emploi d'expressions anglaises dans la langue parlée, ça fait... *in...* c.-à-d. qu'on est à la mode, dans le vent (expression qui n'est plus très à la mode...) et qu'on a alors l'air d'être dans le coup. Que reste-t-il, dans les journaux, de la fonction de correcteur? Dieu et nous savons pourtant que les journalistes des quotidiens, bousculés par l'actualité, pressés par la presse, n'ont souvent pas le temps de revoir leurs papiers. Quand les dirigeants des journaux ont dû effectuer des coupures, couper dans le gras, on a mis à la porte des correcteurs d'épreuves. Si le gras concernait la qualité de la langue, c'est qu'on considère celle-ci comme superflue. En d'autres temps, alors que nous n'existions pas, le Verbe avait plus de valeur...

La langue est l'outil, la langue est l'esprit, la langue est l'être, la langue est la culture, la langue peut représenter une grande preuve de notre humanité.

Claire Varin, écrivaine
9 novembre 2000